



INTERVIEW *Best Of live* pour l'éternel élégant de la pop française. Retour sur les nuits de celui qui invite ses fans à «Sortir ce soir».

Daho fait une scène

«Au début, fallait vraiment s'accrocher pour me causer!»

Sur la pochette de *Sortir ce soir*, nouvel album live, best of idéal nourri de vingt années de pop en tube(s), Etienne Daho a choisi la fine cravate noire et le blaser assorti. Immuable. Sur CD comme dans le fumoir d'un hôtel genevois assailli par les VRP de la bagnole, l'ancien Rastignac de la variété chic et choc conserve aussi un grain de voix inchangé, tessiture grave et frondeuse qui rigole des années (48) et qui, sur les hymnes de ses premières années élevées à l'hédonisme *eighties*, n'a rien perdu de son pouvoir de séduction désinvolte.

Etienne Daho: «J'aime particulièrement ce live, parce qu'il m'a permis de me réconcilier avec certaines chansons, celles que je dois jouer absolument si je ne veux pas me faire massacrer — même que (*Il hurle.*) ça me casse les couilles! Chaque soir, je fais mon rebelle et je me dis (*Boudeur.*) «Week-end à Rome, non!» Et finalement je craque. Tant mieux. Moi-même, je suis content d'entendre des tubes quand je vais voir un groupe qui me plaît.

— **C'est vrai que sur dix-huit morceaux, on a quoi... douze tubes?**

— Ah non, ils ont tous été des tubes! Mais t'es trop jeune pour le savoir. (*Rire.*) T'es né quand? 1974... C'est vrai que j'avais déjà baisé, cette année-là.

— **Comment a évolué votre rapport au live, avec le temps?**

— Aujourd'hui, je vis mieux mes concerts. Quand j'ai commencé, j'étais vraiment pétri du mythe rock'n'roll. Partir en tournée, ça voulait dire foutre la merde et niquer beaucoup. Donc, j'ai appliqué ces principes à la lettre, mais il m'a fallu du temps pour apprécier les autres plaisirs d'un concert. Ensuite, j'ai été couronné trop vite. Il a fallu que j'assume mon rôle d'icône des années 80, la «Daho-

mania», tous ces gens qui te détestent parce que tu représentes tout ce qu'ils abhorrent, et les autres qui fantasment à mort sur toi parce que tu es le mec idéal. Heureusement, j'étais lucide — ça m'a permis de rester les deux pieds sur terre et d'être vivant aujourd'hui. (*Rire.*)

— **Chez vous, la scène tient aussi une place à part pour les conditions de votre apparition dans la pop française, cette fameuse révélation aux Transmusicales de Rennes, en 1980, à 24 ans...**

— Oui, mais ce circuit découverte ne touchait finalement qu'un petit nombre d'initiés. Le grand public s'en fout, il n'y connaît rien. A cette époque, dans mes interviews, je parlais de Suicide, de Kraftwerk, de Brian Wilson (mon héros après Lou Reed) et AUSSI de Françoise Hardy. Et depuis vingt-cinq ans on me balance régulièrement «Bonjour, alors c'est vrai, vous êtes fan de Françoise Hardy?» Des fois, j'ai envie de me lever et de partir.

— **Vous avez appris à composer avec tout ça?**

— Au début, fallait vraiment s'accrocher pour me causer, j'étais limite autiste, même si je pouvais me retrouver à poil sur la table après cinquante bières, comme tout le monde! J'avais peur d'être abîmé par ce métier: j'ai vu tout de suite à quel point c'était dangereux. D'abord, tu veux être populaire pour avoir du pouvoir, puis ce pouvoir doit te servir à avoir la paix par rapport à ta popularité. C'est très vicieux.

— **Dans les années 80, Gainsbourg parlait de vous comme d'un ovni.**

— Il avait raison, mais à l'époque je me trouvais tout à fait normal — j'étais le seul! Quand je pense aux nuits que j'ai passées avec lui, et à tout ce qu'on a pu se

dire... (*Silence.*) Lorsque tu es contemporain des choses, tu ne te rends pas compte de leur importance «historique». Je ne me posais pas de questions, j'adorais mes moments avec lui, simplement. J'ai fait des rencontres de fou, à l'époque!

— **Comme avec lui? (*On sort, reçu le jour même, Nightclubbing, le livre d'Alain Pacadis, chroniqueur rock, trash et mondain des nuits parisiennes de 1973 jusqu'à sa mort en 1986.*)**

— Ah! (*Emerveillé.*) Lui je l'adorais! Sauf qu'il postillonnait beaucoup, et il venait me parler à ça de ma bouche (*Rire.*) C'était un vrai, un mec qui aimait vraiment la musique. C'était l'époque du Palace, des Bains Douches, les mariages superchicos où la plèbe et les rockers se mélangeaient à la jet set, qui trouvait ça très chic. J'ai une vision d'Elie (*n.d.l.r.: Medeiros.*) et de Nico, enveloppées dans une cape au milieu du bois de Boulogne... (*Pensif.*)

— **Que vous inspire cette mythologie de l'après-punk en France, pour l'avoir vécu de l'intérieur?**

— Je suis heureux d'avoir été là à ce moment précis, à Paris. Il y avait une vraie vie, un truc à part. Je traînais avec Jacno, les Stinky Toys... Moi je me faisais jeter de toutes les boîtes comme un boudin pathétique! Six mois plus tard, les videurs me déroulaient le tapis rouge. (*Rire.*) J'arrivais avec cinquante copains qui entraient en douce derrière moi. Je passais pas mal de temps avec Ardisson, Gainsbourg — ils me prenaient comme une mascotte. Paris n'a plus connu une telle folie, la nuit.

— **Vous sortez toujours, le soir?**

— Faut bien, si je veux rester cohérent avec les titres de mes albums.

FRANÇOIS BARRAS

» Etienne Daho, *Sortir ce soir*, Capitol (dist. EMI).